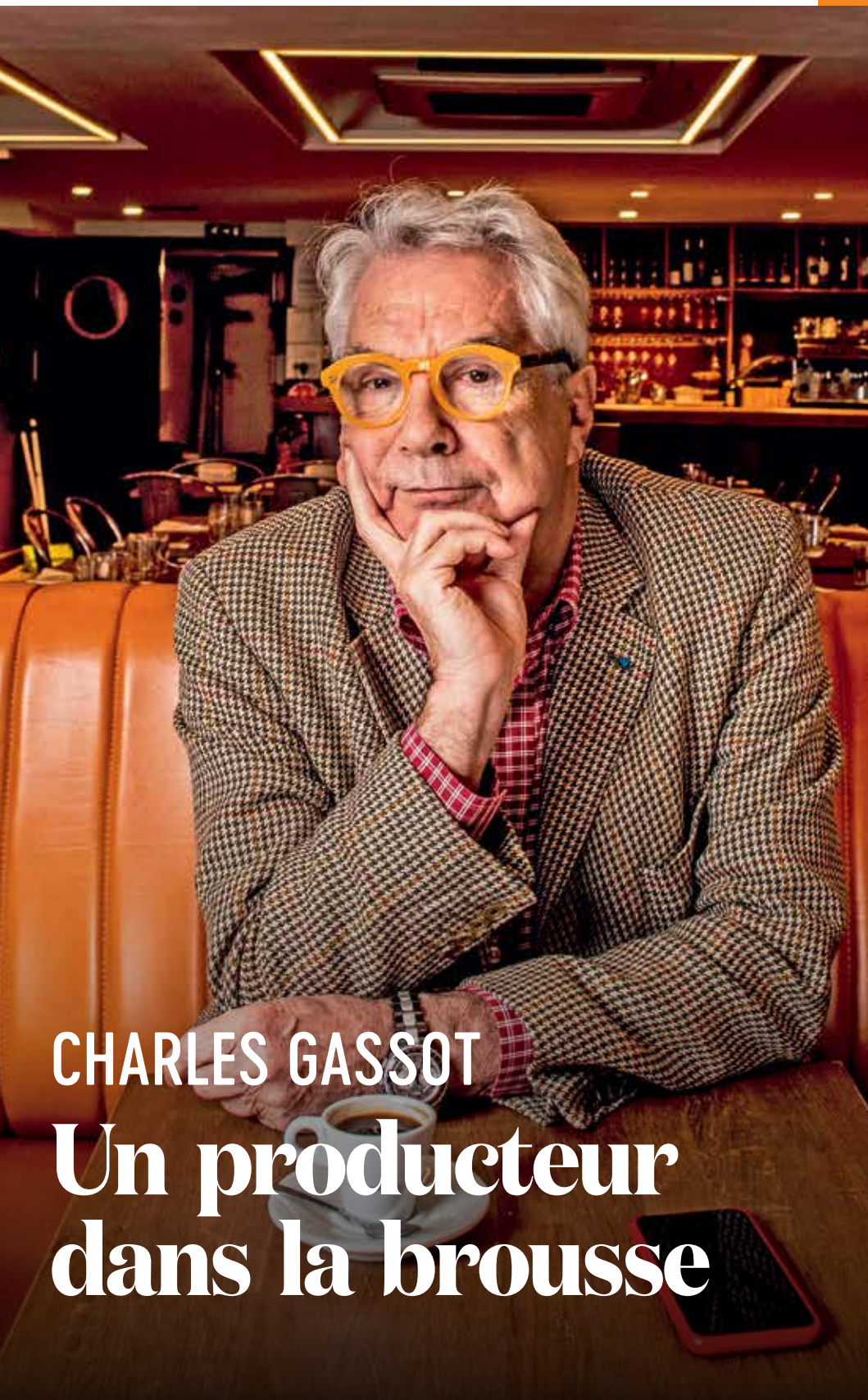


Les essentiels



CHARLES GASSOT

Un producteur
dans la brousse

Charles Gassot

Ancien producteur de cinéma, il vit désormais à Madagascar, où il a fondé l'école de Besely. Il nous parle de son engagement pour les enfants malgaches et de sa longue amitié avec le père Pedro.

J'ai fait du cinéma à une époque où l'on prenait trois ans pour écrire un film. *Intimité*, de Patrice Chéreau. *Un air de famille* et *le Goût des autres*, d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri... Je me réjouis d'avoir produit ces longs métrages. Mon premier gros succès commercial ? *La vie est un long fleuve tranquille*, en 1988. Culte ! Et pourtant, je vous assure

qu'Étienne Chatiliez traînait des pieds pour raconter l'histoire des Groseille et des Le Quesnoy, parodie hilarante de stéréotypes sociaux. Il se promenait place Saint-Sulpice, à Paris, achetait des bondeuseries et des disques de chants religieux. Cela lui a inspiré une scène restée dans les annales : celle où Patrick Bouchitey, en curé déjanté, entonne

Jésus revient, à la guitare. Chacun de mes succès, par la suite, m'a permis de continuer à payer les 25 salariés de ma société de production et, bien sûr, de faire les films que je voulais : *Le bonheur est dans le pré*, *Beaumarchais*... Plus de 60, au cours de ma carrière, quelle chance !

Mais cette époque est révolue. Je n'aime pas ce que le cinéma français est devenu. Les séries diffusées sur Netflix sont désormais mieux troussées que nos mauvaises petites comédies rédigées en trois mois ! Les banquiers, les chaînes de télévisions, tous les partenaires des producteurs de cinéma ne pensent qu'à l'audimat. « *Fais-nous une bonne comédie pour le 20h30* », me répétaient-ils en boucle... Tu parles ! Moi, ce qui m'intéressait, autrefois, c'était de prendre mon

temps, de faire un bon casting, sans quémander la présence de stars, en allant dénicher des talents inconnus.

Vous pensez peut-être que j'ai un côté « vieux con » ? Mais moi, j'aime le travail bien fait. Je cultive une passion pour les films en noir et blanc ! Pour Mankiewicz ! J'ai découvert le cinéma en voyant une bonne cinquantaine de fois *les 400 Coups*, de François Truffaut. Je faisais l'école buissonnière et disparaissais dans les salles obscures. J'avais 12 ans. Puis j'ai eu la chance de rencontrer le cinéaste par l'intermédiaire d'une de mes amies, chez Claudine Bouché, la monteuse de certains de ses films. Il m'a dit : « *Lisez Léautaud, Bazin et de Fallois.* » Ces lectures m'ont profondément marqué, comme tout ce que j'allais voir →

Les étapes de sa vie

17 août 1947 Naissance à Paris.

Juin 1959 Sortie des *400 Coups*, de Truffaut.

1984 et 1986 Naissance de Jules puis de Raphaëlle, ses enfants.

1988 Succès de *La vie est un long fleuve tranquille*, d'Étienne Chatiliez.

1991 Il produit les cérémonies d'ouverture et de fermeture des JO d'Albertville.

1996-1997 Premier voyage à Madagascar et création d'École du monde Madagascar.

2001 Ours d'or pour *Intimité*, de Patrice Chéreau.

2014 Création de l'école de Besely.

2020 Ouverture du collège.

2022 Ouverture d'un lycée (en fonction des financements).





« *J'aurais pu lui signer un gros chèque et repartir sans rien changer au cours de ma vie. Mais ce que le père Pedro m'a dit m'a bouleversé : "Il faut sédentariser les enfants en brousse ! Toi, tu peux le faire !* »

à la Cinémathèque lorsqu'elle était encore située à Chaillot et que Tavernier et sa bande jouaient les érudits depuis le fond de la salle... Une autre époque, résolument !

Au cours de ma carrière, j'ai eu la chance de gagner plusieurs césars, un ours d'or à Berlin ; j'ai participé à tous les festivals, fréquenté Brigitte Bardot, connu les strass et les paillettes, les honneurs de ma profession. Avec l'argent que je gagnais, j'aurais pu m'acheter de nombreuses maisons secondaires, de belles voitures, vivre une vie de

prince. Mais pour quoi faire ? Cela ne m'intéresse pas. Je fuis les dîners en ville et les cocktails, ce qui aurait pourtant pu servir ma carrière. Je ne comprends pas les gens qui, sur les Champs-Élysées, font la queue pour acquérir un sac Louis-Vuitton. En vieillissant, je me détache de plus en plus de la vie matérielle. Je veux être dans le vrai, dans le réel. Rien ne m'émeut plus que la brume d'un paysage matinal en Bourgogne, quand deux cerfs surgissent soudain de la forêt. Le temps est comme suspendu ! On touche au sublime. Je visite toujours les églises des villages que je traverse, comme mon

père s'arrêtait systématiquement dans toutes les collégiales, sur les routes de mon enfance. Mais je n'ai pas besoin d'un temple pour ressentir, au plus profond de moi, une présence transcendante. Pour paraphraser Gide : « *Je ne souhaite pas trouver Dieu ailleurs que partout* » !

Ma vie a basculé à la fin des années 1990. Je venais d'avoir 50 ans. Pour le tournage de *Michael Kael contre la World News Company*, de Benoît Delépine, j'ai dû m'installer quelques mois à Madagascar pour faire du repérage. Le nom de ce pays m'évoquait des plages somptueuses, des forêts magnifiques, un exotisme de carte postale. Au fil des jours, j'ai découvert un territoire exsangue, des villes en ruine où des enfants en guenilles faisaient la manche, dormaient, noirs de crasse, sur les trottoirs, et y crevaient ! Je me souviens d'une

petite fille de 4 ans, allongée, seule, en hardes, sur un trottoir. Je l'ai photographiée. Je regarde souvent ce cliché. Qu'est-elle devenue ? Cela me hante. Elle représente tous les enfants perdus que j'ai croisés là-bas.

Quant à la vie en brousse, elle était apocalyptique : aucune infrastructure, pas d'hôpitaux, pas d'école, pas de soins, pas de nourriture. Les petits se nourrissent de galettes de terre... J'avais été confronté à la pauvreté lors de précédents voyages en Afrique, mais, à Madagascar, c'était au-delà de la misère. Je ne pouvais pas rester les bras croisés. J'ai réfléchi pendant un an. L'ombre des enfants pauvres me suivait partout. Je n'en dormais plus. Je connaissais l'œuvre du père Pedro Opeka. À la fin des années 1980, il avait fondé Akamasoa, une association pour aider les familles les plus démunies d'Antananarivo, la capitale, celles qui vivaient dans une décharge, parmi les chiens errants, et fouillaient les montagnes de déchets pour manger... Je l'ai appelé et suis allé le rencontrer. J'aurais pu lui signer un gros chèque et repartir sans rien changer au cours de ma vie. Mais ce qu'il m'a dit m'a bouleversé : « *Je ne peux pas accueillir tout le monde ici... Il faut sédentariser les enfants en brousse ! Toi, tu peux le faire !* » J'ai vu l'humanité dans son regard doux. Il fait ce que l'Église catholique devrait faire partout dans le monde. Il est sur le terrain, pas dans les débats politiques. Je l'admire beaucoup, mais ne me considère pas comme son disciple. Quand je parle avec lui, je m'adresse à un « maçon spirituel » : tuile ou tôle pour les toits de mes écoles ? Chaux sur les murs ? Dalle de béton au sol ? Nous avons des conversations de contremaîtres. Nous sommes, lui et moi, des bâtisseurs.

En deux décennies, mon association, Écoles du monde Madagascar, a construit quatre dispensaires, creusé 200 puits, fondé 14 écoles équipées de sanitaires, de panneaux solaires, de bibliothèques, aujourd'hui rétrocédées à l'État malgache. Nous continuons d'échanger →

« Nous continuons d'échanger régulièrement, Pedro et moi, et je me prends des claques à chaque fois que je le vois ! Il continue son œuvre malgré les menaces de mort, le manque de moyens. Il vit sans peur. »

régulièrement, Pedro et moi, et je peux vous le dire : je me prends des claques à chaque fois que je le vois ! Il continue son œuvre malgré les menaces de mort, le manque de moyens. Il vit sans peur.

J'habite dans l'école de Besely, la 15^e du genre, avec le directeur, les enseignants, au milieu des enfants. J'ai la chance, désormais, d'être dans le vrai. Je ne fais pas de pétitions, ne manifeste pas pour le climat, ni ne m'insurge sur les réseaux sociaux contre ceci et pour cela. Je m'engage sur le terrain. À bien y regarder, je pense que cela me vient d'une enfance un peu foutraque, entre un père physicien, aristo sans le sou et « catholique de Noël », et une mère danseuse, enfant adoptée par un rabbin en Écosse... Je suis le troisième d'une fratrie de quatre.

À la maison, il y avait de l'ambiance. À plus de 80 ans, ma mère militait encore avec l'abbé Pierre et continuait de distribuer des colis aux plus pauvres. Quant à mon père, il invitait les mômes du quartier Didot, à Paris, à regarder la télévision chez nous dans les années 1960. Il emmenait nos copains fauchés avec nous, en vacances, à Oléron. Dans notre famille, on pratiquait la solidarité sans s'épancher.

Quant à moi, j'avais découvert le res-

pect des autres en étant, de 8 à 14 ans, un Petit Chanteur de la Renaissance, une manécanterie qui se produisait dans les églises, mais aussi à Pleyel, devant la reine d'Angleterre, et partout en Europe ! Entre garçons, on se collait des beignes dans l'autocar. Mais on en descendait toujours impeccables dans nos chasubles repassées, croix autour du cou. Pendant ces années-là, j'ai découvert les chants grégoriens et la puissance du son. Cela a forgé mon rapport à la rigueur, à la spiritualité et au beau.

Ily a tant à faire encore. À Besely, où les parents d'élèves gagnent 10 € par mois et sont analphabètes, un collège est en construction. Puis nous ferons un lycée si nous réunissons les fonds. L'un des objectifs de mon association est de montrer aux bailleurs de fonds, tels que l'Agence française de développement, la Banque mondiale, l'Organisation des nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, que ce type d'école peut s'exporter partout dans le monde. Mais je ne suis pas immortel. Il me faut encore consolider cette école pour l'avenir des enfants de brousse, à Madagascar. ♡

INTERVIEW OLIVIA ELKAIM

PHOTOS STÉPHANE GRANGIER POUR LA VIE

« Le beau est mon credo »

« Un simple mobile de Calder atteint le plus profond de mon être. Selon moi, la beauté parle à l'âme directement. "Le beau est plus utile que l'utile", écrit Victor Hugo dans *les Misérables*. Grâce au beau, je pense que les enfants apprennent plus facilement. Les petits Malgaches qui vivent dans la brousse ont droit à des murs de couleur pimpants, à des sculptures dans leur cour de récréation, à un jardin boisé, à de belles assiettes pleines d'une bonne nourriture. Un simple toit de tôle sous un soleil féroce, sans sanitaires, ni cantine, ne suffit pas à faire une école. C'est pourquoi j'ai sollicité l'architecte français de renommée internationale, Jean-Paul Viguier, pour concevoir bénévolement, en 2014, l'école de Besely et toutes ses dépendances. »

AVEC LE PÈRE PEDRO.

« Nous sommes, lui et moi, des bâtisseurs », dit Charles Gassot.



COLL. PERSO

L'école de Besely

Les frais annuels de l'école de Besely s'élèvent à 100 000 €. « *Ma hantise ? Que cette structure soit obligée de fermer, faute de moyens* », soupire Charles Gassot. Pour l'heure, son association a trois ans d'avance de trésorerie. Chaque année, l'association reçoit environ 50 000 € sous forme de dons et l'aide de la Fondation Luciole (Institut de France) et de la Fondation ADP (Aéroports de Paris). Ils sont utilisés pour la vie quotidienne de cette école de brousse exceptionnelle, dotée d'une cantine, d'une infirmerie, d'une salle de théâtre et de salles de cours pour les échecs et d'une autre pour les leçons d'astronomie. « *Notre combat est d'accompagner ces élèves dans les domaines tant scientifiques qu'artistiques* », résume Charles Gassot.

EN QUÊTE DE COMPÉTENCES

Outre cet aspect financier fondamental, il lui faut aussi trouver des bénévoles motivés. Coralie, professeure des écoles installée à La Réunion, vient quatre fois par an pour former les instituteurs qu'elle suit aussi *via* Skype tout au long de l'année. L'école cherche actuellement un professeur de chant, un autre pour

les échecs et une méthode pour enseigner l'astronomie aux plus petits. Une autre piste pour l'établissement : le mécénat de compétences. Le bureau situé à Paris est entièrement composé de bénévoles chargés de chercher des partenaires et des fonds. Il répond aussi aux demandes des donateurs et aux jeunes qui souhaitent donner de leur temps en été. Le mécénat de compétences consiste pour les entreprises à mettre à disposition des collaborateurs qui, pendant leur temps de travail, réalisent des actions d'intérêt général. « *Cela nous aiderait et permettrait à des seniors d'être maintenus dans l'emploi, de trouver du sens à ce qu'ils font* », souligne Charles Gassot.

DE NOUVELLES PERSPECTIVES

Enfin, pour pérenniser l'école, une des solutions serait d'y cultiver la pervenche de Madagascar, connue pour ses propriétés médicinales. Charles Gassot cherche actuellement un partenariat avec un laboratoire pharmaceutique, intéressé par cette plante qui contient des molécules utilisées dans le traitement de certains cancers, notamment. ♡



DÉPLORATION SUR
LE CORPS DU CHRIST
(détail), de Jean Daret, 1636.

BRIDGEMAN IMAGES

Heureux ceux qui pleurent...

Pour Anne Lécu, dominicaine et médecin à la prison de Fleury-Mérogis, si Dieu lui-même pleure, c'est que les larmes sont un chemin vers lui, un lieu où le rencontrer. Alors pleurons sans honte en ce carême...

LA VIE. Dieu nous supplie de revenir à lui de tout notre cœur et « dans les larmes » (Joël 2, 12). En quoi celles-ci peuvent-elles nous aider à avancer sur notre chemin de conversion ?

ANNE LÉCU. Avant tout, la conversion que le carême veut nous permettre de vivre ensemble, c'est un mouvement : cesser de nous regarder nous-même pour tourner notre regard vers le Christ, en vérité. Le Christ nous offre alors une forme de lucidité sur les fausses consolations que nous avons pu chercher dans nos vies. À l'heure où je vous parle, beaucoup d'entre nous ont les larmes aux yeux ou au cœur, parce que nous découvrons l'ampleur de l'écart entre l'idéal de vie porté par l'un de nous, Jean Vanier, et la réalité. La tonalité majeure qui domine cette prise de conscience est une infinie tristesse devant l'effondrement d'une figure tutélaire. Et tellement d'interrogations.

La croix du Christ est le lieu, peut-être l'unique lieu, qui demeure debout quand l'idéal s'effondre en petit morceaux. Élevé de terre, et silencieux, le Christ, les bras ouverts, ouvre un avenir à ceux qui le lui demandent, comme le larron qui le

supplie. Les larmes que nous pouvons verser au pied de la croix prennent leur source dans le don que le Christ fait de sa vie, dans le chagrin que nous pouvons éprouver à le voir ainsi sans défense, défiguré, et seul. Et si nous sommes honnêtes, nous savons qu'au fond de nous il y a cette pente qui nous invite à regarder ailleurs, à nous taire quand il faudrait parler, à parler quand il faudrait nous taire, et devant le désastre, oui, seules les larmes disent quelque chose du désir de bonté auquel tous, nous aspirons.

Les larmes seraient-elles un don de Dieu à implorer ?

A.L. En ce sens, le don des larmes – expression forgée par les Pères du désert d'Égypte, tel Évagre le Pontique au IV^e siècle – signent la rencontre de Dieu et de l'homme. Cependant, ce qui est à implorer, plus que les larmes, c'est, je crois, le désir authentique de nous tenir auprès du Christ et indissociablement auprès de ceux qui lui ressemblent. Si la grâce nous est donnée d'avoir un cœur de chair, un cœur qui saigne, ce n'est pas pour nous-même, mais pour

que d'autres puissent trouver en notre compagnie une bonne présence qui rend la vie possible.

Jésus lui-même a pleuré trois fois selon les Écritures...

A.L. Il a pleuré sur Jérusalem (Luc 19, 41), à la mort de Lazare (Jean 11, 34-35) et à Gethsémani (Hébreux 5, 7-8). Je suis marquée de ce que les larmes de ces derniers jours ressemblent à ces trois circonstances où Jésus nous rejoint jusque-là.

Devant Jérusalem, il pleure l'endurcissement du cœur des hommes, leur anesthésie. Alors que tous passent sans voir, lui voit ce monde et ses drames, et jusqu'en ses entrailles est touché. Par ses larmes, il lave les yeux des hommes afin qu'ils voient comme lui voit. Avec douceur, il apprend aux siens que seuls ceux qui ont le cœur brisé peuvent avoir un cœur ouvert, où il y a de la place pour d'autres qu'eux-mêmes et pour Dieu. Alors, quelque chose advient, une forme de conversion.

Lorsque le marbre de notre cœur se fendille, nous nous rendons compte que nos larmes renferment celles de tous ceux dont nous portons le souci. Ces jours-ci, nous ne pleurons pas d'abord sur nous-mêmes, mais sur la douleur provoquée par l'un de nous, nous pleurons avec les femmes qu'il a blessées et tous ceux qu'il a déçus et, plus que tout, nous pleurons comme le faisait saint Dominique la nuit, en criant : « Mon Dieu, ma Miséricorde, que vont devenir les pécheurs ? »

Que nous disent les larmes de Jésus à la mort de Lazare ?

A.L. Celles-ci rejoignent toutes les larmes des endeuillés. Mais parce que c'est le Messie qui pleure, ces larmes sont versées par lui à chaque vie qui s'éteint. Au moment où il pleure Lazare, Jésus pleure chaque homme, chaque femme, chaque enfant qui meurt. Il est alors pour nous le visage du Père qui pleure, car « Dieu n'a pas fait la mort » (Sagesse 1, 13). En lui, toutes les larmes seront comptées, une par une, et pesées, l'une après l'autre, tant il est vrai qu'« au Jugement dernier on ne pèsera que les larmes », dit Cioran.

Enfin, l'épître aux Hébreux ose écrire que Jésus a présenté « une violente clameur et des larmes » aux jours de sa passion. Parce que le Fils de Dieu a pleuré

des larmes d'angoisse, de désolation, et de douleur, toute larme d'un fils d'homme est larme du Fils de Dieu. Dans ce cri, c'est Dieu qui pleure et supplie Dieu. Qui enveloppe toutes nos supplications et les portent jusqu'à ce que vienne ce jour nouveau où « il essuiera toute larme de nos yeux » (Apocalypse 21, 4).

Dans votre essai, Des larmes, vous faites remarquer qu'à « la Résurrection, c'est à Marie Madeleine, celle qui avait le plus pleuré, que fut donnée la plus grande joie ». En quoi n'est-ce pas anodin ?

A.L. Marie nous montre par ses larmes ce qu'est la bonne présence. Elle n'a pas fui. Elle était là au pied de la Croix, et elle est là au matin de Pâques. Son espérance modèle la nôtre : elle est là, y compris quand l'amour est au tombeau, car elle sait dans sa chair que l'amour ne meurt pas avec la mort. Alors lui est donné le plus beau cadeau qui soit : la présence de son bien-aimé. Ses larmes de chagrin disaient déjà tout son amour pour celui qui l'avait aimée sans condition. Elles sont transformées en larmes de joie – ces larmes qui coulent comme à notre insu et disent de nous qu'il y a en nous plus que nous-même, un absolu, une attente infinie, quand l'autre (l'ami, l'amour, ou le Tout-Autre) nous hisse par sa présence au-dessus de nous-même.

Quel est ce « pouvoir subversif des larmes » que vous évoquez dans votre livre et dont notre monde utilitariste aux yeux secs aurait tant besoin ?

A.L. Pleurer ensemble – d'ailleurs, on pleure toujours devant, avec ou contre quelqu'un –, c'est déjà être ensemble. Rien que cela est subversif. Le mal nous isole, muselle la parole ou la rend impossible. Pleurer ensemble, se taire ensemble aux pieds du Crucifié, c'est peut-être simplement la première étape avant de réapprendre à parler. ♡ ALEXIA VIDOT



À LIRE 

Des Larmes,
d'Anne Lécu,
Cerf.

Le corps de gloire

Matthieu 17, 1-9

En ce temps-là, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et il les emmena à l'écart, sur une haute montagne.

Il fut transfiguré devant eux ; son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements, blancs comme la lumière.

Voici que leur apparurent Moïse et Élie, qui s'entretenaient avec lui.

Pierre alors prit la parole et dit à Jésus :

« Seigneur, il est bon que nous soyons ici !

Si tu le veux, je vais dresser ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. »

Il parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit de son ombre, et voici que, de la nuée, une voix disait :

« Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je trouve ma joie : écoutez-le ! »

Quand ils entendirent cela, les disciples tombèrent face contre terre et furent saisis d'une grande crainte.

Jésus s'approcha, les toucha et leur dit :

« Relevez-vous et soyez sans crainte ! »

Levant les yeux, ils ne virent plus personne, sinon lui, Jésus, seul.

En descendant de la montagne,

Jésus leur donna cet ordre :

« Ne parlez de cette vision à personne, avant que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. »

Dimanche 8 mars, deuxième dimanche de carême, on lira quatre textes.

Première lecture Livre de la Genèse (Gn 12, 1-4).

Psaume 32.

Deuxième lecture Deuxième lettre à Timothée (2 Tm 1, 8b-10).

► **L'Évangile selon saint Matthieu** (Mt 17, 1-9).



GRÉGORY WOIMBÉE

Vice-recteur de l'institut catholique de Toulouse. Il a notamment publié *l'Esprit du christianisme* (Ad Solem), *Disciples de Jésus. Méditations bibliques* (Parole et Silence) et *Formés par l'amour. Petit essai de spiritualité chrétienne* (Artège).

Voici le Messie « métamorphosé » sous leurs yeux, et sous les nôtres, maintenant. Sa métamorphose n'est pas un pouvoir sur la vie, mais un pouvoir de la vie sur la mort. Elle ne fait pas seulement connaître la condition divine de Jésus, elle exprime le lien qui nous unit à Dieu, la nature sacramentelle de notre humanité assumée. L'humanité n'est pas détruite, elle est le signe de l'amour divin montré dans sa pleine lumière, car sauver pour Dieu, c'est aimer et offrir au corps vulnérable et mortel l'état de résurrection. Nous « n'avons » pas un corps, nous « sommes » corps, et l'âme immortelle n'en est pas la prisonnière, mais la forme qui relaie pour lui l'appel à la condition d'immortalité.

Le carême est une méditation sur la vie et son ascèse cherche à retrouver une joie authentique par le dénuement. L'amour de Dieu s'abaisse non pas vers nous, mais en lui-même ; sa condescendance consiste à se donner lui-même et non à nous regarder de haut. La divinité de Jésus ne se manifeste pas à nous comme une enveloppe surnaturelle plaquée artificiellement sur nous, elle apparaît dans un corps qu'elle a élu à la plénitude. Le dépouillement du carême est un signe de métamorphose, le signe en nous de la métamorphose du Christ, le signe qu'il métamorphose la personne qui l'accueille et qui le construit mystiquement, puisque cette rencontre le configure au Christ, puisque le Christ n'est plus seulement celui qui lui enseigne ceci ou cela, mais celui qui le forme, qui en devient le formateur et la forme. Cette forme du Christ est béatitude, victoire sur la mort, amour inconditionnel ici-bas, corps glorieux au-delà.

Dieu n'est plus seulement « un dire », une notion ou une idée abstraite, il est « un donner », une réalité qui m'étreint, me fait déborder de joie...

Nous sommes appelés à saisir la dignité intrinsèque de nos corps mortels, corps que la société exècre lorsqu'elle n'en célèbre que l'apparence de performance ou le rêve d'indestructibilité, au lieu d'y voir ce que leur fragilité laisse apparaître de gratuit et de vrai. Ce corps vulnérable dont elle ne sait que faire, parce qu'il n'y a rien à en faire, parce qu'il est à ses yeux comme une matière inutile, est à contempler, à voir sous la lumière du soleil vaincu, le Christ, éclat divin d'un amour qui nous fait rencontrer Dieu par son visage d'homme. Sans visage, pas de rencontre. Quand les choses, que la lumière invisible éclaire et rend visibles, se confondent avec elle, on parle de transparence, comme du cristal qui devient la lumière qui le traverse, ce que je vois n'est plus seulement l'apparence mais l'essence, Dieu n'est plus seulement « un dire », une notion ou une idée abstraite, il est « un donner », une réalité qui m'étreint, me fait déborder de joie et fait surabonder ma vie de sens.

L'épisode n'entend pas éviter aux disciples le devoir de vivre en Christ pour croire en lui, espérer la vie éternelle et aimer comme Dieu, ni leur permettre d'accepter sans douleur l'anéantissement à venir du maître sur la Croix d'infamie, son apparente défaite, la transfiguration ou métamorphose du Christ les invite à contempler le mystère de la résurrection, à former ce Corps qui les a assumés, à servir ce Corps qui les a relevés, à adorer ce Corps qui les a nourris. ♡

Sur la montagne avec Jésus

Dimanche 8 mars, c'est le deuxième dimanche de carême.
À la messe, nous entendrons le récit de la Transfiguration de Jésus,
raconté par l'évangéliste Matthieu (chapitre 17).

TEXTE JULIE QUAILLET ILLUSTRATION JULIETTE LAGRANGE POUR LA VIE

Encore un mot compliqué

« Transfiguration » vient d'un mot latin qui signifie transformation. Ce n'est pourtant pas exactement le sens de cet événement relaté par Matthieu (au chapitre 17, le texte qu'on entend ce dimanche), Marc (chapitre 9) et Luc (chapitre 9 également). En effet, sur le mont Thabor, Jésus apparaît dans la lumière à ses disciples préférés, Pierre, Jacques et Jean, mais c'est bien lui. Il est donc plutôt révélé dans sa nature divine que transformé !

De la mort à la vie...

Ce n'est pas un hasard si l'on entend le récit de la Transfiguration la semaine qui suit celui de la tentation au désert. Mis côte à côte, ces deux textes racontent, en fait, la souffrance de la Passion (le désert) puis la gloire de la Résurrection (l'apparition lumineuse). Ce sont ces deux événements qui représentent le socle de la vie chrétienne et que Jésus prend la peine d'annoncer avant l'heure à ses amis, afin de les aider à continuer à espérer, le moment venu.

...en passant par la prière

Jésus emploie les grands moyens pour enseigner ses disciples : le visage brillant comme le soleil, les vêtements blancs comme la lumière, et Moïse et Élie à ses côtés, il leur en met plein la vue. Après cela, ils ne pourront plus ignorer qui il est. Et c'est par la prière que se fera le passage de la mort à la vie, c'est ce que signifie cette volonté de Jésus de monter tout en haut de la montagne, et de s'y tenir à l'écart. Toute la vie chrétienne repose sur ce cœur-à-cœur avec Dieu. Gardons cela en tête dans notre chemin vers Pâques !





COLL. PERSO

SPÉCIAL CARÊME

CHRISTELLE CLAUDE DE BOISSIEU

Professeure et chercheuse en littérature comparée à l'université Paris-Sorbonne, elle a édité, en 2011, chez Desclée de Brouwer, un inédit de Marie Noël : *Almanach pour une jeune fille triste*, ainsi qu'un essai en 2019 : *Portraits intimes de Marie Noël*. Elle est membre de la commission historique constituée dans le cadre du procès en béatification de la poétesse auxerroise née en 1883 et morte en 1967.

AVEC MARIE NOËL 3/8 LA RÉVÉLATION DIVINE

Du mercredi des Cendres jusqu'à Pâques, la vie et les textes inspirés de la poétesse nous accompagnent, commentés par Chrystelle Claude de Boissieu.

Le temps de Carême : désolation/consolation ; ténèbre/clarité. Une alternance de contraires. Le tiraillement d'une âme intranquille entre deux mondes. L'important est de maintenir la flamme flamboyante de la foi. C'est pourquoi le Christ révèle sa divinité au sommet d'une montagne. Du ciel, le Père désigne son Fils, incite les disciples à l'écouter. Cette Transfiguration est une illumination qu'expérimente Marie Noël.

Pour vivre cette révélation, il convient d'entendre la voix du Très-Haut. Abraham tend l'oreille : « *Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, et va vers le pays que je te montrerai.* » Il comprend que ce projet implique un déplacement, un dépouillement qui nécessitent une disposition, une disponibilité. Car il s'agit de rompre les attachements familiaux et matériels pour emprunter un chemin de vie. Cette Terre promise recèle un mystère sur sa localisation, clarifiée, après la proposition acceptée.

Marie Rouget, elle, a regretté de ne pas quitter sa région bourguignonne. Elle reste domiciliée chez ses parents. Célibataire, elle espère la rencontre sentimentale, l'installation maritale. Elle persévère, compose un

poème dans *Chansons* pour s'encourager quand les impasses se multiplient :

« *Mais toi qui cours à Dieu, comme un petit enfant,*

Sans réfléchir, toi qui n'as pas d'autre science

Que d'aimer, que d'aimer et d'avoir confiance

Et de te jeter toute en ses bras qu'Il te tend,

Va plus loin, va-t-en ! Qui te connaît ? Passe !

Tu n'es pas d'ici, cherche ailleurs ta place. »

Ces vers aux accents thérésiens présentent la petite voie d'enfance qui permet les pas de géant. Cependant, la poétesse piétine. Le rêve du fiancé s'avère vain. Le souhait de l'amitié aussi. La demoiselle écrit dans *Notes intimes* : « *J'espérai que ma demeure serait une seule pièce où il y aurait des fleurs, des livres, des musiques, un petit coin tiède.* » La solitude d'une

chambre à soi. Le constat est amer. La souffrance, insupportable. « *J'ai cherché un pays pour vivre. J'ai longtemps marché, je vieilliss, je ne l'ai pas trouvé encore.* » Cette quête abrite une lutte intérieure entre devoir filial et vocation

À LIRE

Portraits intimes de Marie Noël,

de Chrystelle Claude de Boissieu, Desclée de Brouwer (DDB).



COLL. SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES DE YONNE

« **MARIE PARÉE.** Dans le raffinement de sa mise, une croix sur la poitrine... », écrit Chrystelle Claude de Boissieu pour commenter cette photo tirée de son livre.

littéraire. La maisonnée empêche l'échappée. « *La famille... grand péril pour les âmes fortes. (...) Les grands Saints ont tout rompu. Par la famille, pour la famille et ce monde autour, j'ai compromis – perdu peut-être – mon âme et mon œuvre.* » S'ensuivent des scrupules et des prières.

Marie Noël confie ses découragements, confesse ses ressentiments à l'abbé Mugnier. Cet accompagnateur lui confirme sa catholicité, la conforte dans son « *bel et poétique apostolat* ». Il ravive son enthousiasme chantant : « *Vous avez une harpe au cœur et dans les mains.* » Comme le psalmiste avec sa cithare. C'est le chant de la promesse dont l'accomplissement est certain. La fidélité de Yahvé garantit la prospérité de son protégé qui lui abandonne sa destinée.

Partir ? À Paris ? L'Auxerroise se résigne dans la sérénité. Elle ne réalisera pas une carrière d'écrivaine à la façon de Colette. Plutôt à la manière d'une carmélite. Sa mission est sainte. « *Apôtre... Être*

mieux qu'une âme prêchante, une âme rayonnante. Annoncer Dieu par la sainteté, Verbe sans paroles. » Pour atteindre la cime, gravir la colline de Vézelay. Marie Noël suit Jésus, transfiguré. Elle Le contemple dans sa gloire. Préfiguration de la Résurrection. Elle l'adore dans son Eucharistie. « *Quand je suis soutenue en moi-même par une forte lumière, je conçois et je goûte le bonheur éternel qui est de s'engloutir en Dieu, corps et âme perdus.* » Cette vision relève d'une expérience mystique : une extase. ♡

La semaine prochaine

- 1/ LA PRIÈRE SECRÈTE
- 2/ LES TENTATIONS DÉMONIAQUES
- 3/ LA RÉVÉLATION DIVINE
- 4/ LA RENCONTRE CHRISTIQUE
- 5/ LA VUE RETROUVÉE
- 6/ LA MORT CORPORELLE
- 7/ LA PASSION SOUFFRANTE
- 8/ LA VIE VICTORIEUSE

